

BINA SHAH

# La huitième reine

roman traduit de l'anglais (Pakistan)  
par Christine Le Bœuf

*ACTES SUD*



*Le Sindh (ou Sind) est une province située dans le Sud du Pakistan-Oriental. Il est entouré des provinces du Baloutchistan à l'ouest et au nord et du Punjab au nord-est, des États indiens du Rajasthan et du Gujarat à l'est, et de la mer d'Arabie au sud-ouest. Le Sindh fait pour l'essentiel partie du delta de l'Indus et tient son nom de ce fleuve, également appelé Sindhu.*

*Par son étendue, c'est la troisième province du Pakistan. Ses limites sont, à l'est, le désert du Thar, à l'ouest les monts Kirthar et, au sud, la mer d'Arabie. Le centre est une plaine fertile irriguée par l'Indus. Le sindhi est parlé dans la province du Sindh par environ quinze millions de personnes. C'est une langue indo-européenne, proche de l'ourdou et d'autres langues indo-européennes répandues dans la région.*

*Karachi est devenue la capitale du Sindh en 1936, en place des capitales traditionnelles qu'étaient Hyderabad et Thatta.*

D'après "Sindh", in Wikipédia.

*Le Sindh, région encore nouvelle pour nous, est et restera un élément important de notre Empire oriental, et ce pour deux raisons : la première est la possibilité d'en*

*faire le dépôt commercial commun de l'Asie centrale ;  
la seconde, qu'il constitue une ligne avancée de postes  
frontière installés dans le but de protéger l'Inde de ses  
ennemis naturels, les turbulentes, guerrières et puissantes  
nations trans-indiennes.*

SIR RICHARD BURTON,  
*Sindh and the Races that Inhabit the  
Valley of the Indus*, 1851.

*Ô Dieu! Puisse-tu à jamais accorder au Sindh  
Une rare abondance ;  
Bien-Aimé! Que le monde entier ait part  
À ta grâce, et soit fertile.*

SHAH ABDUL LATIF BHITTAI,  
sage soufi et saint (1689-1752).

## PECCA VI

*Karachi, 1845*

Dans la semaine qui suivait sa victoire sur les grands chefs sindhis d'Hyderabad, le général Charles Napier envoya au gouverneur général, pour la lui annoncer, un télégramme d'un seul mot.

"*Peccavi*", dicta-t-il à son secrétaire, un jeune homme originaire du Dorset qui n'avait débarqué à Karachi que trois semaines auparavant et souffrait d'une effroyable crise de dysenterie.

"*Sir?*" fit Jephson, se demandant s'il avait mal entendu. Ses crampes d'estomac lui paralysaient la compréhension et le médecin militaire l'avait gavé d'huile de ricin et de calomel en telle quantité que la tête lui tournait. Sa mère l'avait mis en garde contre la *mal aria*, contre la typhoïde et contre les païennes (elle était bien trop distinguée pour employer le mot "putains"), disant que chacune de ces maladies, séparément ou toutes ensemble, pouvait gâcher à jamais la vie d'un jeune homme ; mais elle ne lui avait jamais dit qu'une simple évacuation pouvait causer de tels tourments.

"Êtes-vous sourd, mon garçon?" demanda le général. Relevant le menton, il dévisagea Jephson ; Napier était myope et regarder du haut de son grand nez, en allongeant la distance entre son visage et l'objet de

sa vision, lui facilitait la mise au point de ses déroutants yeux bleus sur les doigts tremblants de Jephson. “Écrivez. *Peccavi*. Oh, pour l’amour du... N’avez-vous pas appris le latin dans ce foutu trou que vous appelez une école ?

— Si, mon général”, murmura le pauvre Jephson, tordu par un spasme soudain. Il écrivit péniblement le mot et, plume en suspens au-dessus du papier, attendit d’autres instructions tout en se massant subrepticement le ventre de sa main libre.

Napier serra le poing et l’abattit sur la table avec tant de violence que Jephson sursauta. Le visage aussi sombre que l’écorce d’un arbre brûlé, il s’exclama : “Six mille morts à Miani. Cinq mille à Dubba. J’ai le Sindh et, pour cela, j’ai reçu en paiement soixante mille pièces d’argent.”

Alors seulement, le sens du télégramme de Napier apparut à Jephson – *peccavi*, en latin, voulant dire “j’ai péché”.

Jephson leva les yeux vers le général, mais celui-ci était perdu dans ses pensées, en train sans doute de ruminer ses victoires récentes. L’acharnement contre le Mir Rustam, qui s’était réfugié dans le désert du Thar où l’avaient poursuivi Napier et un groupe des meilleurs de ses officiers anglais et cipayes indigènes. Les milliers de Sindhis marchant au combat à Miani Forest et s’effondrant à genoux, déchiquetés par les canons anglais. Et le traître talpur, Ali Akhbar qui, à la dernière minute, avait désengagé la cavalerie sindhie pendant la bataille, fuyant le hameau avec le prix de sa trahison tintant dans sa poche et sur son étalon pommelé, autre cadeau de son employeur reconnaissant : Napier en personne.

En réalité, Napier pensait à son épouse et à ses trois filles, qui avaient toutes hérité du sombre teint

grec et du tempérament méditerranéen de leur mère. C'était pour elles qu'il avait trahi le Sindh ; le prix du sang, reçu de la Compagnie des Indes orientales – dont il qualifiait les directeurs de “bande de boutiquiers” –, paierait les dots de ses filles, et ce qui en resterait servirait à apaiser le formidable appétit de son épouse pour les vêtements de prix et les réceptions débridées. Pas un instant trop tôt, car la benjamine menaçait de filer avec un petit aristocrate déclassé et il était urgent d'arranger un mariage convenable. Et rien ne se faisait dans l'urgence en ce monde sans de très considérables sommes d'argent.

Militaire de carrière, Napier était hanté la nuit par des rêves où il se voyait promené dans les rues de Calcutta avec, pendu à son cou, un panneau sur lequel était peint un seul mot : *MERCENAIRE*.

Et le télégramme fut donc envoyé, et la Compagnie fut très satisfaite, le général Napier fut nommé pour quelque temps commandant en chef des Indes et sa fille épousa un capitaine des Guides ; Jephson se remit de sa dysenterie mais succomba l'année suivante à la typhoïde et fut enterré dans le cimetière militaire de Karachi tandis que, dans son *cottage* du Dorset, sa mère pleurait des larmes abondantes et brodait son nom sur d'innombrables housses de coussin et taies d'oreiller.

Au cours des cent années suivantes, le Sindh devint un lointain avant-poste de la présidence de Bombay. Les Britanniques construisirent des voies de chemin de fer ainsi que des barrages irriguant les terres fertiles du bassin de l'Indus, lesquelles s'épanouirent en patchworks de froment, de riz, de coton et de vergers s'étendant du haut en bas du fleuve sur un millier de miles. Les Britanniques gouvernaient

le Sindh main dans la main avec les pouvoirs locaux, en confirmant leur souveraineté grâce à un délicat équilibre entre collaboration, corruption et brutalité initié par Napier et poursuivi par une fière succession de gouverneurs généraux également dotés de nez imposants et de petits fonctionnaires à l'instruction discutable et à la santé douteuse.

Mais le Sindh était le pays des saints soufis, qui erraient dans toute l'Asie du Sud en faisant des millions de convertis à l'islam, cette religion implacable surgie des déserts arabes avec la force d'une armée de lions rugissants. Avec leurs manières douces et leur message de paix et d'amour, les saints soufis chantaient et composaient des poèmes et leur séduction avait persuadé les Sindhis d'adorer Allah et Son Messager longtemps avant que les Britanniques eussent posé le pied sur leurs rivages.

Les saints soufis étaient enterrés dans des tombeaux par toute la province ; au cours des siècles et des générations, leurs os s'étaient désagrégés dans le sable, imprégnant la totalité du Sindh d'une force particulière qui enflammait les âmes des guerriers, et les déterminerait un jour à secouer le joug de l'occupation britannique. Alors le pays des Soufis s'unirait en 1947 au pays des Cinq Fleuves, au pays des Pachtouns et à celui des Baloutches, devenant une entité plus vaste, une nation nouvelle : le pays des Purs.

L'histoire du télégramme du général Napier n'est qu'une rumeur, elle a pour origine un célèbre dessin du *Punch* représentant le général, la main serrée sur un télégramme où l'on lit : "*Peccavi.*" Mais il est vrai que, cent soixante ans après l'envoi de ce message, l'unique hommage rendu au conquérant

du Sindh demeure sous la forme de Napier Mole Road, une zone des ports de Karachi renommée pour deux choses : le pont qui relie Karachi à Keamari, et son quartier chaud, où les prostituées rêvent toujours de devenir des stars de cinéma, surtout si elles possèdent la peau claire et les yeux bleus qui peuvent – ou non – leur avoir été légués par un lointain ancêtre britannique.

18 OCTOBRE 2007

*Karachi*

Assis à son bureau, Ali Sikandar surfait sur la Toile afin de vérifier les données du programme spécial que préparait sa chaîne de télévision pour l'arrivée de Benazir Bhutto. Celle-ci devait arriver de Dubaï à Karachi le lendemain après huit années d'exil ; Ameena Hai, la productrice d'Ali, venait de lui annoncer qu'il devait non seulement rédiger le texte des commentaires du reportage, mais aussi accompagner le caméraman et le preneur de son et interviewer les gens à l'aéroport à propos de leurs réactions au retour de Benazir.

“Merde”, grommela Ali à Jehangir dès qu'Ameena fut sortie. Tous deux travaillaient en tant que documentalistes pour la chaîne City24 News de la télévision, où Ameena était renommée pour le plaisir particulier qu'elle prenait à torturer les plus jeunes membres de son équipe : en les faisant récrire leurs textes, en déchirant en petits morceaux ce qu'ils avaient déjà écrit, en les obligeant à passer toute une nuit au bureau pour travailler sur un segment qui serait de toute façon coupé au montage. Ali n'avait pas le choix : se rebeller contre l'une de ses exigences lui aurait coûté sa place. Jehangir possédait un diplôme universitaire américain et des

contacts utiles dans toute l'industrie des médias, mais Ali n'était parvenu à terminer qu'une seule année d'études commerciales dans une université de Dubaï avant de devoir revenir à Karachi pour s'occuper de sa mère et de ses jeunes frère et sœur. Il suivait désormais des cours du soir à Bhutto University trois jours par semaine afin de pouvoir chercher un emploi plus intéressant dès qu'il aurait son doctorat en poche.

C'est pourquoi lorsqu'Ameena s'était penchée, en y appuyant ses bras dodus d'une façon qui mettait ses seins en valeur, au-dessus de la cloison qui divisait le bureau étouffant et encombré en cases plus étouffantes et encombrées encore, et avait fait savoir à Ali qu'il lui faudrait se rendre à l'aéroport de Jinnah et suivre Benazir et son entourage jusqu'en ville, même s'il fallait neuf heures pour se traîner sur les vingt kilomètres séparant l'aéroport de Bilawal House, Ali n'avait pu qu'accepter de remplir cette mission.

“Es-tu un partisan de Benazir, Ali?” avait demandé Ameena.

Ali lui retourna froidement son regard. “Non.

— C'est vrai? Je pensais que tous les Sindhis aimaient Benazir. La fille de Bhutto, la fille du pays...

— Mon père était de ses partisans, avait dit Ali. Ça ne m'impressionne pas tellement.” Il constatait avec soulagement combien il lui était plus facile de parler de son père au passé. Il n'avait plus besoin de se contrôler, plus besoin d'un effort mental pour remplacer *est* par *était*. Et il n'avait plus à réagir aux regards de sympathie, aux voix feutrées et, par-ci, par-là, aux *comment-est-ce-arrivé* que les gens lui lançaient comme des lignes, avec l'espoir d'attraper au

bout de leur hameçon quelque bribe de drame ou de cancan. Ali avait déjà raconté ses histoires sur la mort de son père, sa mère veuve et ses frère et sœur orphelins assez souvent pour satisfaire les curieux.

Désormais, quand à l'occasion la question se posait, il savait exactement comment réagir : il disait que son père, un fonctionnaire sindhi qui travaillait au Service des impôts, était mort il y avait deux ans d'une crise cardiaque, lui laissant à lui, fils aîné de la famille Sikandar, la responsabilité des siens. Dit avec juste ce qu'il fallait de détachement, un sourire triste, une crispation des lèvres, cela lui permettait de changer rapidement de sujet et personne n'en était plus avancé.

“Eh bien, tant mieux, avait dit Ameena. Au moins, tu ne seras pas trop partial. Rappelle-toi, quand tu remettras ta copie, pas de commentaire éditorial, rien que des faits.”

Jehangir dévorait des yeux les veines d'un vert bleuté courant entre les seins d'Ameena et bombardait Ali de courriels infantiles lui suggérant de prendre une photo de son décolleté et de la lancer sur Internet.

*“C'est facile, écrivait-il une heure après, dans un dixième courriel surexcité, tandis qu'Ali contemplait sa page Facebook d'un air morose. T'as qu'à prendre une webcam et alors, quand elle arrive, tu la tournes vers elle pendant qu'elle ne regarde pas et, alors...”*

— *Connerie*”, répliqua Ali, sans se soucier d'en lire plus. *“Mais j'arrive pas à croire qu'elle m'envoie à l'aéroport! Y aura deux cent mille personnes qui vont se pointer là. Ce sera un foutoir!*

— *Arrête de te plaindre, écrivit Jehangir. Tu te plains tout le temps, Ali. Tu vas voir l'Histoire en train de se faire.*

- *L'Histoire? Je me fous complètement de tout ça.*  
 — *Attends, attends, attends. Ton père, c'était pas un homme du PPP?*  
 — *Si. Moi pas. Je ne suis l'homme de personne.*  
 — *Et Sunita, t'es pas son homme?*  
 — *La ferme, pauvre type.*  
 — *Après toi, connard!"*

Les surnoms injurieux étaient entre eux une plaisanterie constante, une façon d'exprimer affection, exaspération et ennui dans ce bureau. Mais Ali prenait toujours garde d'exclure de son répertoire une insulte en particulier – pédé – parce que Jehangir lui avait récemment avoué qu'en effet, il était gay, ou du moins bi, il n'était pas certain. En échange de cette confiance, Ali lui avait parlé de Sunita. Deux jeunes gens qui, la plupart du temps, se devaient de paraître invulnérables et responsables, avaient fini par se raconter quantité de secrets quand ils se retrouvaient seuls au bureau à trois heures du matin, occupés à s'assurer que tous les graphiques étaient corrects pour un programme devant être diffusé quatre heures plus tard, en se chamaillant autour de Big Mac de chez McDonald's livrés depuis deux heures, à présent refroidis et ayant pris un goût de carton congelé.

Ali retourna sur le site de Wikipédia, où il récoltait des informations sur Benazir Bhutto pour le commentaire de l'émission :

Benazir Bhutto (sindhi : *ٻنظن ڀٻ* ; ourdou : *بنظن ڀٻ*, prononcé [be:nəzi:r bhʊt̪:oː] ; 21 juin 1953-) est une femme politique qui fut le onzième Premier ministre du Pakistan, en deux mandats non consécutifs, de novembre 1988 à

octobre 1990 et de 1993 à son ultime destitution, en novembre 1996. Elle était la fille aînée de Zulfikar Ali Bhutto, ancien Premier ministre du Pakistan et fondateur du Parti du peuple pakistanais (PPP), qu'elle dirigea.

En 1982, à vingt-neuf ans, Benazir Bhutto devint présidente du PPP – un parti politique démocratique et socialiste de centre gauche – ce qui faisait d'elle la première femme du Pakistan à la tête d'un grand parti politique.

La popularité de Benazir Bhutto souffrit de la récession, de la corruption et de l'importance du chômage, qui provoquèrent bientôt le renvoi de son gouvernement par le président conservateur Ghulam Ishaq Khan.

En 1993, elle fut réélue à la tête du gouvernement à la suite des élections parlementaires de l'année [...].

En 1996, les accusations de corruption portées contre elle entraînèrent le renvoi définitif de son gouvernement par le président Farooq Leghari. Benazir Buttho admit sa défaite lors des élections parlementaires de 1997 et s'exila à Dubaï, aux Émirats arabes unis, en 1998.

Ali survola rapidement le reste de l'article en sélectionnant les éléments les plus importants, qu'il coupa et colla dans le document Word ouvert au-dessous de la page Wikipédia. Éducation... famille... mariage... Premier ministre... politique... politique pour les femmes... Une tâche machinale ; Ali se disait souvent qu'un chien ou un robot pourraient faire son boulot, mais celui-ci était payé trente mille roupies par mois – City24 rémunérait généreusement

ses documentalistes, espérant les détourner ainsi des chaînes rivales plus anciennes et mieux établies – de sorte que, quoi qu'en dît Jehangir, Ali ne se plaignait pas.

Arrivé au passage concernant les affaires de corruption, il s'arrêta. Ameena lui avait recommandé d'éviter toute controverse excessive, de s'en tenir aux faits essentiels. "Je ne veux pas faire de l'émission une espèce de tabloïde rien que pour l'indice d'écoute, lui avait-elle dit.

— N'est-ce pas justement de ça qu'il s'agit?" avait demandé Ali.

Ameena s'était assombrie. "Les publicitaires font tout le temps pression sur nous pour qu'on rende les choses plus juteuses. Ils répètent que les téléspectateurs ont envie de plus de *masala*. Mais je ne veux pas de ça ici. Il faut que quelqu'un essaie de faire preuve d'un peu de classe."

Ali se rappela soudain son père en train de crier que ces accusations étaient un ramassis de mensonges et que le père de Benazir, Zulfikar Bhutto, était le plus grand homme qui eût jamais foulé le sol de cette terre. Il songea que si Sikandar Hussein devait lire l'article de Wikipédia consacré à l'affaire Dassault, au Surrey Palace et aux poneys de polo d'Asif Zardari, il deviendrait apoplectique. Ali se rendit compte que cette image de son père, bafouillant et congestionné, était ce qui lui manquait le plus à présent, même si elle avait bouleversé la famille entière quand il explosait ainsi devant elle.

Il délaissa son travail pour imaginer une conversation avec son père : Sikandar clamerait – il pensait toujours que celui qui criait le plus fort remportait le débat – que tout cela était forgé par l'armée et le président, qui ne voulaient pas que Benazir se

représente et gagne les élections. Certain que son père ne savait pas de quoi il parlait, Ali soutiendrait calmement que les cours étrangères ne prendraient pas en considération des affaires infondées et qu'il y avait assez d'indices pour justifier cent condamnations. Sikandar répliquerait, de sa voix éraillée à force de cigarettes et de whiskey, qu'on pouvait inventer n'importe quoi ; on pouvait même récrire l'histoire si l'on mettait assez d'argent dans des mains idoines. Il n'y avait qu'à voir le 11 Septembre ! Quelle preuve avait-on qu'il s'agissait réellement de musulmans ? On peut tout inventer, tout peut être vrai ou faux, en fonction des intérêts concernés.

Oui, répondrait Ali. Exactement comme le décret de Réconciliation nationale que le président avait signé, proclamant tous les politiciens innocents de crimes dont ils avaient déjà été jugés coupables. Jusqu'à des meurtres.

“Mais, Baba, dirait-il alors, nous n'avons pas à défendre un criminel juste parce qu'il est sindhi, comme nous.”

Et, à cela, Sikandar n'aurait pas de réponse.

Jamais une telle conversation n'aurait eu lieu : Sikandar ne tolérerait pas la moindre critique de sa chère Benazir. Ali se souvenait encore de la façon dont son père se glorifiait d'avoir été l'un des milliers à la suivre en procession lors de son premier retour au Pakistan, dans les années 1980. “Elle a passé *dix-huit heures* debout sur ce camion à sourire et à saluer tout le monde, comme une héroïne – une princesse. Non, une reine. Elle m'a regardé, je le jure, et je me suis mis à crier *Jeay, Bhutto*, et tout le monde s'est mis à crier et puis la foule entière criait

et c'était comme un tonnerre, non, c'était comme le rugissement de la mer..."

Durant l'enfance d'Ali, son père ne cessait de raconter et de raconter encore cette histoire, en l'embellissant et en la rendant plus mythique chaque fois. "Elle est étonnante. Elle est belle. Elle est notre leader. Elle est si intelligente. Elle est..."

"On dirait qu'il en est amoureux", chuchota un jour Ali à Haris, non sans quelque jalousie ; il aurait préféré que ces louanges lui soient prodiguées à lui plutôt qu'à Benazir. Haris lui fit, du regard, signe de se taire, sachant que si leur père l'entendait parler avec une telle insolence, Ali recevrait une gifle, voire plusieurs. Et que si leur mère voyait ça, elle pleurerait. Alors leur sœur Jeandi pleurerait aussi, et son frère Haris s'enfermerait dans sa chambre et fumerait un paquet entier de cigarettes. Ali haïssait les pleurs et les cigarettes encore plus que les coups de son père, et il se maîtrisa donc, même s'il était certain que Sikandar ne soupçonnait pas à quel point il avait l'air ridicule. Et, à présent, Ali ne pouvait pas lui faire voir que sa précieuse idole avait des pieds d'argile, mais au moins n'y avait-il plus de larmes dans la maison parce qu'il n'avait pu tenir sa langue.

Son père ne pouvait nier, toutefois, que les leaders du Pakistan avaient abandonné leur pays dans la déconfiture. Une déconfiture totale.

Lorsqu'il conduisait sa voiture dans les rues de Karachi, Ali devait éviter nids-de-poule et fossés parce que toutes les routes étaient aussi labourées que si des mines avaient explosé partout. Il s'arrêtait encore aux feux rouges, mais le reste de la circulation était en général si chaotique que personne ne se souciait même plus de ralentir aux carrefours.